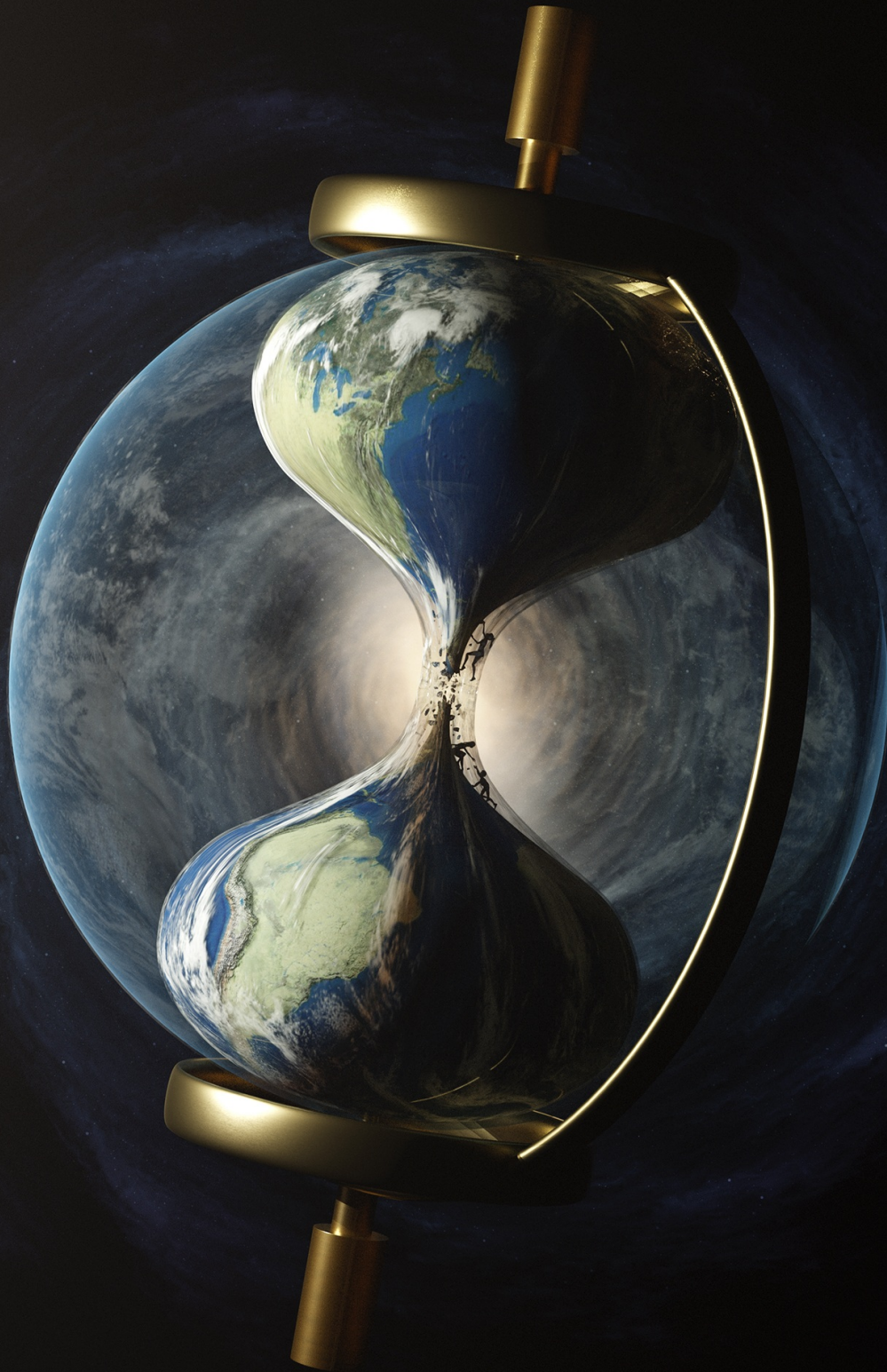


COMBIEN DE TEMPS ?



Agathe Garrido

Agathe Garrido

Combien de temps ?

© Agathe Garrido, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-2068-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Année 2096, le pire scénario climatique est avéré. Le mercure affiche +7°C à +10°C partout dans le monde, entraînant chaos et guerres civiles.

Asphyxiés et déshydratés, les habitants des pays du Sud tentent d'échapper par tous les moyens à une mort prématurée en immigrant dans les pays du Nord. La planète connaît l'une des pires crises que l'humanité n'ait jamais connues. Pour y remédier, les gouvernements, représentés par l'Organisation Internationale des Pays du Monde, déploient une solution jusqu'alors inédite : ordonner les flux migratoires selon la nouvelle prouesse scientifique de la startup BioAnswer, un *test* capable de révéler la date et la cause de la mort de chaque individu.

Ceux dont *le test* révèle une espérance de vie de moins de soixante-cinq ans, sont contraints à l'exil dans les pays devenus les plus inhospitaliers. Quant aux autres, désormais pourvus de la nouvelle richesse du monde, le temps, ils peuvent espérer garder ou obtenir une place dans les pays les plus accueillants.

Outre ce nouvel ordre mondial redessinant les flux migratoires, tout individu voit ses relations professionnelles, religieuses ou amoureuses inévitablement bouleversées par les résultats du *test*.

Voici l'histoire de trois d'entre eux.

Chapitre I

Gabrielle, 28 ans.

New-York, États-Unis, Avril 2096.

Cette soirée a un goût particulièrement amer. Pourtant, je fête mes vingt-huit ans à New York, conduite par le besoin de ne pas perdre une seconde de mon temps. De découvrir ces parties du monde encore clémentes pour nous, à l'heure où la planète suffoque. De fuir un quotidien qui ne me convient plus depuis longtemps.

Je suis assise face à cette femme qui a partagé ma vie pendant près d'un an, et qui pourtant vient tout juste de me quitter. Oui, de me quitter. Pourquoi perdre mon temps à passer cet anniversaire avec elle dans ce restaurant cinq étoiles ? Pourquoi ne pas fuir ? Peut-être parce que je suis tétanisée par l'idée d'avoir perdu dix mois dans cette relation qui se termine si brusquement. Elle me quitte justement parce qu'elle partage cette même impression. Celle de perdre son temps avec quelqu'un comme moi.

Ce dîner ne ressemble pas à celui d'une rupture. Il est plutôt de ceux en cinq services, avec en son terme le dessert surprise organisé avec le serveur. Bingo, un gâteau habillé d'une bougie et d'un « *happy birthday* » s'avance vers moi. J'ai le désagréable sentiment de ne pas comprendre ce qui m'arrive. Sommes-nous encore ensemble ? Bien sûr que non. Entre quelques crises de larmes venant saler le dîner, Emily me confirme qu'il n'y a aucune chance pour que nous restions ensemble. Elle croyait pouvoir outrepasser cela, mais elle n'arrive finalement pas à accepter de continuer à construire sa vie sans connaître le destin de celle avec qui elle la partage.

Quelle ironie pour quelqu'un comme moi, qui aime garder le contrôle, de se faire quitter avec un je t'aime. Je ne peux de toute façon pas la convaincre de rester.

En sortant de ce restaurant climatisé à l'extrême pour un mois d'avril, je sens l'humidité de l'air s'engouffrer dans mes alvéoles pulmonaires. Emily m'agrippe le bras, me prend la main, déjà moite, et me regarde amoureusement. Je plonge mes yeux dans les siens, incapable de m'en défaire vraiment. Pourtant, je sais

qu'il me faut continuer la route. Je me le dois pour tenter de trouver un sens à cette vie. Dès demain soir, je m'envolerai pour le Mississippi. J'ai toujours été intriguée par les limites que nous ne pouvons pas dépasser. Avec le Sud des États-Unis, j'expérimenterai pour la première fois l'une des frontières les plus au Sud de ce qui est encore considéré comme climatiquement acceptable pour l'Homme.

Chapitre II

Gabrielle, 28 ans.

Brandon, États-Unis, Avril 2096.

« Oh tu sais j'ai deux fils célibataires » s'amuse l'hôte qui m'accueille dans cette nouvelle aventure non loin de Jackson, capitale du Mississippi. Comme pour me consoler, après lui avoir avoué la raison de cet air de chien battu sur mon visage. C'est le genre de femme soixantenaire que rien ne semble abattre. Pour autant, le genre de personne que la vie a décidé de ne jamais épargner. Brenna a connu dès le plus jeune âge l'enfer des poings, des bleus que son père marquait sur son corps, toujours là où ils ne pouvaient être vus. Elle a survécu au cancer puis au grave accident de la route de son mari, Clint, qui l'a plongé près d'une année dans le coma.

Elle vit aujourd'hui dans une maison qui vaut deux fois moins cher que la voiture autonome de son fils, garée devant chez eux. Vétuste foyer qui fait partie d'un quartier tout aussi modeste, où aucun habitant ne possède de climatiseur. Que cela soit en voyage ou chez moi, j'essaye de m'établir dans les endroits qui en sont dépourvus. Ces derniers font grimper la température extérieure de deux degrés. Même dans les *pays d'avenir*, le moindre degré supplémentaire, combiné à un taux d'humidité supérieur à 60%, nous condamne à éviter tout effort physique, sous peine de coup de chaud mortel. À partir de 30°C et 60% d'humidité, nous restons cloîtrés chez nous. 40°C et 20% d'humidité et c'est la même rengaine.

En attendant que la nuit ne vienne nous rafraîchir, nous sommes assises à l'intérieur. Nous sirotons une limonade concoctée par mon hôte - breuvage si sucré qu'il pourrait presque me rendre diabétique. En écoutant parler Brenna, je me sens terriblement bête. Mes problèmes de rupture ne sont rien à côté de tout ce qu'elle a pu endurer. Au détour de notre conversation, elle me raconte qu'elle, elle n'a jamais voulu savoir. J'ai beaucoup de mal à comprendre comment il est encore possible de vivre dans ce nouveau monde sans *savoir*, tant tout nous y oblige aujourd'hui.

« À mon âge, qu'est-ce que ça peut bien me faire de savoir quand je vais

passer l'arme à gauche. Et personne ne m'y contraindra ! Tu m'entends ?

— Mais pour le boulot ?

— Le boulot ? Ça fait bien longtemps que je n'en ai plus. C'est Clint qui fait bouillir la marmite. 83 ans et toujours l'employé du mois à McDo. Tu y crois toi ? Moi non plus. Je me demande ce qu'il leur fait aux minettes pour avoir leurs faveurs. Enfin, je préfère ne pas savoir. Tu vois, c'est un peu comme pour *notre date* finalement. Tu as vu un peu tout ce que ça a provoqué ? Je préférerais l'époque où personne ne savait. Bien contente qu'avec le vieil âge de Clint, McDo ne l'ait pas encore forcé à passer *le test*. Ils savent de toute façon déjà qu'il n'en a plus pour longtemps ! »

C'est le genre de femme assez bavarde, qui a pour habitude d'enchaîner les monologues sans que personne ne l'écoute vraiment. Moi, ça tombe bien, je suis plus à l'aise pour enchaîner les questions. Une oreille attentive qui n'oublie jamais le détail de ce qu'on a pu lui conter.

« Allez viens, on va pas rester là jusqu'à ce qu'il fasse complètement nuit. On va emprunter les *hoverboards* d'Amber. Elle en a au moins sept. Ah ces riches, comme s'ils avaient plus d'une paire de pieds. »

Brenna n'en a pas. Trop chères pour elle, ces planches à énergie solaire qui permettent d'éviter le moindre effort pour se déplacer. Elle préfère se terrer chez elle en attendant que la chaleur se fasse moins intense.

Elle m'invite à monter dans son gros pick-up, qu'elle appelle « boat truck », aménagé avec d'anciens sièges de bateau. Elle a récupéré une vieille voiture autonome, dont je n'avais encore jamais vu la marque, pour la retaper à son goût. Des créatifs ces Américains. Elle enclenche le mode manuel - parce que « *le jour où je ne conduis plus, ce sera le jour où je serai morte !* » - et m'emmène deux pâtés de maisons plus loin. Ici, nous ne sommes plus sur le même standing de maisons préfabriquées soufflées dès les premières rafales de vent. Le quartier est plutôt de ceux réservés aux villas surplombées de colonnes blanches et de parterres de pelouses synthétiques.

Brenna, d'un mouvement lent, ouvre la portière de la voiture pour en sortir. Elle presse la sonnette tandis que je la rejoins avec cette même lenteur. Personne ne semble être là.

« Bon... Elle n'est pas là. Suis-moi, on va aller voir la voisine, elle sait toujours où est sa belle soeur. Je préfère te prévenir, elle est toujours très essoufflée. Satané cancer du sein, il a moi aussi failli m'emporter. »

Nous nous déplaçons à pas de fourmi. En bas à gauche de ma lentille, je surveille mes indicateurs. Ceux qui rythment nos vies.

Date : 28 avril 2096

Heure : 19h07

Température extérieure : 35°C

Taux d'humidité : 40%

Qualité de l'air : dégradé— Indice 3/6

Efforts physiques autorisés : faibles

La voisine nous ouvre la porte. C'est une de ces femmes de couleur radieuse et sûre d'elle. Impossible de lire sur son visage le combat contre une telle maladie. Coiffée d'une perruque dont on devine le brushing récent, elle s'élance dans un accent dont l'anglais m'est plus facile à comprendre que celui de Brenna :

« Amber n'est pas à la maison ? Elle doit sans doute être dans les souterrains, elle devait se rendre en ville en journée. Une affaire soi-disant urgente qui ne pouvait attendre le coucher du soleil. » Elle lève les yeux au ciel puis reprend « Revenez d'ici une heure ou deux ».

Comme si mon appréciation envers sa condition d'hôte en dépendait, Brenna change de plan en quelques instants pour ne pas nous faire perdre de temps. Nous grimpons de nouveau dans la voiture où elle décide tout à coup de me faire rencontrer ceux qu'elle appelle « ses amis » - en mimant les guillemets de ses doigts - en attendant le retour d'Amber.

« Tu verras, personne ne m'aime ici. Je n'ai que peu d'amis, bien trop souvent parce que je suis la seule à dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas ! Mais il faut que tu rencontres Jane, c'est un sacré personnage. Elle était à l'école avec Clint, mon mari, encore une autre que le temps n'a pas usée d'un pouce. »

Nous arrivons devant une grande bâtisse devant laquelle se trouvent des dizaines de climatiseurs et dont les carcasses sont bricolées par une poignée de petits hommes.

« Hey, Gianni, ben alors, t'as fini par céder ?!

— Ah Brenna, commence par à m'emmerder hein ! Tout le monde en a mis dans le quartier. On finit par avoir trop chaud ici, on a plus le choix que de s'équiper nous aussi.

— Ça va, je plaisantais, je m'en fous moi, c'est pas mon quartier que tu réchauffes avec tes engins. Viens voir, j'ai quelqu'un à te présenter ! Elle s'appelle Gabrielle, c'est une Française, je lui offre l'hébergement pour quelques jours. Elle est venue voir ce qu'il y a à voir dans le *Mississippi*, c'est- à-dire rien » se moque-t-elle.

« Salut Gaby, bienvenue chez nous. Qu'est-ce qu'une blanche comme toi vient faire ici ? »

Brenna m'ôte l'opportunité de répondre à la question et m'attrape par le bras pour nous diriger vers l'entrée de la maison. Elle pousse simplement la porte, sans même frapper. C'est une autre de ces maisons gigantesques typiques du sud des États-Unis. De nombreuses pièces habillées d'une moquette beige communiquent entre elles. Nous les traversons, porte après porte, sans aucune gêne.

« Jane ? Ah te voilà ! Comment va ta fille aujourd'hui ? Dis-moi j'ai quelqu'un à te présenter, tu vas l'adorer ! »

J'ai bien du mal à suivre tous ces prénoms. Toutes ces présentations me font un peu tourner de l'œil. Pendant que je tente de me les remémorer, Jane serre Brenna dans ses bras, ce qui a l'air de profondément l'étonner. Cette femme me regarde du bas de son mètre cinquante, me salue et me présente sa fille, allongée sur un immense lit king size. Je devine que nous sommes dans sa chambre, voire même studio : derrière moi se dressent frigo, vieille gazinière et nombreux bibelots - le genre d'antiquités que l'on collectionne sur le temps d'une vie.

« Tu fumes Gabrielle ? » me demande Kelly, la fille de Jane, qui semble planer tout autant que l'oiseau qui lui tient compagnie à côté du lit. Une perruche verte qui dévore les barreaux de la cage et qui s'époumone en criant ce qui semble être son prénom.

« J'ai arrêté, je préfère mener une vie... Plus saine » hésité-je.

Dans la voiture, juste avant notre venue chez Jane, Brenna m'a brièvement expliquée la situation de Kelly. Après avoir connu sa *date de fin*, elle a fait partie de ces nombreuses personnes à vouloir rapidement cramer les deux bouts, ceux qui se sont sus condamnés, juste avant que l'exil forcé ne devienne obligatoire et ne les envoie finir leur vie dans les pays qui partagent le même sort.

« Oh, toi, ta date doit pas être bonne. Tu cherches à éviter la sentence ! Il te